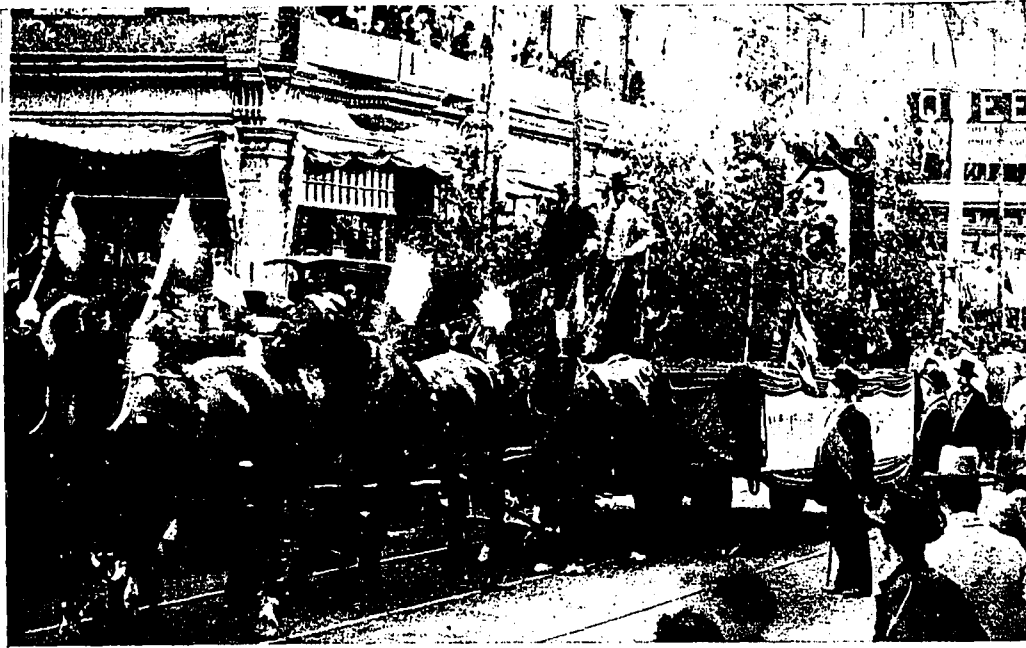




LA PARADE CIVIQUE — CHAR DE L'ANCIEN ORDRE DES FORESTIERS.

DÉSIR DE L'INFINI

O perle précieuse où le saphyr et l'or
Croisent leurs feux brillants et très purs ; vive étoile
Immense diamant se prêtant au décor
Des féeriques apprêts de cette nuit sans voile !

Etoile, douce étoile, au regard pénétrant
Qu'adore le poète amoureux du mystère,
Tu dois être peuplée. Après la mort, errant,
Je voudrais de chez toi contempler notre terre.

Oh ! l'habiter, étoile, un jour, et voltiger
Dans ta sphère céleste ; ayant quitté ce monde,
De ton palais vermeil être un esprit léger,
Chaque siècle pour moi semblant une seconde :

Oui, n'avoir plus de corps ! plus qu'une âme de feu
Pour ressentir, enfin vivre d'une autre vie ;
Nager dans l'infini plus près, plus près de Dieu...
C'est l'élévation suprême que j'envie !

NOËLLE HERBLAY.

JOSEPHINE

Je veux dire en prose pourquoi je ne t'ai jamais quittée et ne te quitterai jamais, Joséphine, ma pipe.

Reste devant moi, tandis que j'écris ; repose sur l'acajou du bureau — tout mon horizon — tes flancs, tièdes encore d'un long baiser et, de ton parfum, enivre le maître qui t'aime.

Rappelons-nous.

* *

A cette époque là, j'étais épris d'une brune aux yeux bleus qui s'en souciait à peine ; très belle, trop belle pour moi, bête, et timide, et laid.

Alors, j'avais acheté deux sous de ficelle fine et un sou d'hameçons et, féroce, tout le long du jour, je pêchais avec les fruits de la mer les petits poissons cachés sous les rochers du rivage.

Les enfants qui deviennent hommes, Joséphine, souffrent beaucoup de cette métamorphose ; le cœur s'éveille et ses premiers battements font rire les femmes, pour les faire pleurer, plus tard.

C'est bien fait.

Il y avait sur la côte un vieux bateau, dans l'anse à peine abritée que les gens du village appellent le port. Dans ce vieux bateau, un vieux pêcheur qui nous emmenait, pour vingt sous, voir les vagues se briser à la pointe du phare : mousse blanche sur la roche noire.

Et le vieux pêcheur dans le vieux bateau avait une très vieille pipe qui ne quittait point sa vieille bouche délabrée.

Je dis bouche parce que tu es là, Joséphine.

Il avait l'air heureux et je compris que c'était à sa pipe qu'il devait son bonheur.

J'en voulus une, tu comprends ! Et moyennant douze sous — deux sous pour la commission — le vieux pêcheur me l'alla quérir chez S.éfano, épicière, qui avait un si petit jardin et une si grosse femme.

Cette pipe, c'était toi, ma première maîtresse, la seule fidèle et pourtant les autres m'ont coûté beaucoup plus cher, tu le sais.

* *

Tout d'abord, tu m'as fait mal au cœur, ton ardeur m'épuisait, je t'aimais et je te redoutais.

Mais tu es devenue douce, très vite et nos caractères se sont accommodés l'un à l'autre.

J'ai cessé de faire mal aux eucalyptus en entrelaçant sur leur écorce mon initiale à celui de l'enfant brune aux yeux bleus.

J'ai quitté la pêche aux cabots minuscules pour les courses dans le ravin qui part du village et va rejoindre entre deux haies de lentisques je ne sais quelle commune mixte où je vais souvent me régaler de grappes de raisin, tu te souviens ?

Quand les vacances ont pris fin, tu étais belle et tu sentais bon. Je t'ai emmenée à la ville et tout le long du chemin, cachée dans ma poche, discrète, tu me rappelais de temps en temps, quand les cahots de la

voiture faisaient pénétrer ton tuyau dans mes chairs, nos heures d'amours solitaires, dans la brousse. L'amour défendu est le meilleur.

Enfin, un beau jour, je me suis décidé à parler. J'ai exposé à mon père que je t'avais irrémédiablement compromise ; que, culottée comme tu l'étais, tu ne pourrais trouver aucun parti sortable et, à la faveur d'un bachot brillamment enlevé, notre union fut ratifiée par le chef de famille et tu avais ta place au foyer domestique.

* *

Ensemble nous traversâmes la mer, pour aller étudier toutes les sciences qui ébranlent la raison et rendent le jeune homme pédant.

C'est l'époque des liaisons faciles et des trahisons trimestrielles.

Combien de fois, la tête en feu, les tempes serrées, j'ai retrouvé en te reprenant le calme qui avait fui ! Combien de fois ta douce chanson a-t-elle bercé mes désespoirs quand une Marguerite désertait mon parterre, quand une Rose enfonçait ses épines dans mon cœur !

Souvent, je t'ai négligée, souvent je t'ai laissée sans une caresse sur la cheminée pendant des semaines. Toi, digne et réservée tu attendais que ma tendresse égarée retrouvât le chemin des débitants de tabac, où s'alimente notre mutuelle passion.

* *

Mais tu devais surpasser tous ces bienfaits d'un seul coup et me sauver de moi-même.

Car sans toi, elle serait encore là, elle empoisonnerait toujours mon existence et c'est ta fumée, ton odeur dont tu savais aggraver l'âcreté qui seule a pu la décider à me quitter.

Que de luttes nous avons soutenues, quand elle voulait nous séparer, quand elle se faisait tendre et câline pour obtenir ton exil !

Jusqu'au jour où, lassée, aveuglée, toussant et maudissant, elle m'a donné à choisir.

Oh ! le choix a été vite fait et nous sommes restés vainqueurs.

Sois bénie, Joséphine, bénie du fond du cœur par le modeste gratte-papier célibataire qui te doit sa liberté.

Ma vieille amie, ô toi que nul baiser profane n'oserait aujourd'hui souiller, viens, je veux te bourrer et t'embrasser.

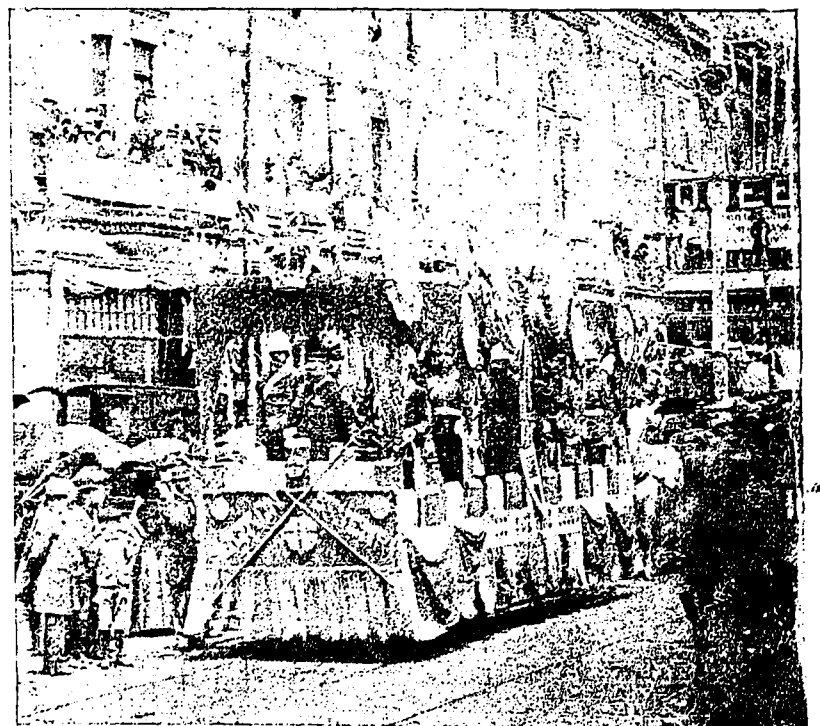
PAUL GAVAULT.

OU ILS S'ÉTAIENT RENCONTRÉS

Madame (qui vient de se quereller avec son mari). — Il me semble que voilà cent ans que nous sommes ensemble. Je ne puis pas même me rappeler quand et où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

Monsieur (avec un gros soupir). — Je le puis, moi ! C'était à un dîner et nous étions treize à table.

La nécessité de punir cesse avec l'utilité de le faire. — ROYER COLLARD.



LA PARADE CIVIQUE — SECTION ST-HENRI : LA GUERRE.